POUR LE COMMENTAIRE DE MARCOAT

Marin LEVESQUE

Una ren os dirai, En Serra;
Pois m'escometez de guerra,
3. De Saint Segur, que l'aiatz.

Tal ren os fait ferramenta
Que ab longa vestimenta
6. Non cuich cobrir o poscatz.

Sil magorns leva la fauda,
Don perdez lo pe en bauda,
9. Ab si fassatz no fassatz.

Cant anatz per via plana,
Bel tenc per pec qius demana :
12. "Amics, per que ranquejatz ?"

E fatz granda descressenza
Don non prendez penedenza,
15. C'aprop de la crotz cagatz.

La vostra cavalcadura
A nom na Malaventura,
18. Que de cinc claus la ferratz.

No vol ordi ni mesura
Que, can geta s'ambladura,
Nois n'asauta Marcoatz. 21.

Far en podetz espondeira
O al cap escabesceira,
Un candelier can manjatz. 24.

Una a l'uis fermailla fieira,
Si temez c'om vos requera
En durmen can summeilliats. 27.

Plus vos pert sa magorneira
Que asn' en mai sa costeira,
Cant es del bast desbastatz. 30.

Sirventes, ten ta carrieira,
Anz que trop Ronaz Barrieira
Que d'un [pe] fon ier sebraz. 33.

(A. Jeanroy, Jongleurs et troubadours gascons des XIIe & XIIIe s., CFMA 39, pp. 14 s.)

TRADUCTION du Dr. Dejeanne : "Je vous dirai une chose, Seigneur Serra : puisque vous me provoquez en guerre, par saint Sûr, vous l'aurez. (2) Un appareil de fer vous fait telle chose (vous donne une apparence telle) que, même avec un long vêtement, je ne pense pas que vous puissiez la dissimuler. (3) Si le membre privé du pied que vous avez inutilement perdu soulève le bas de votre robe, qu'il le soulève ou non (?). (4) Quand vous marchez (de la sorte) par un chemin facile, je tiens pour sot celui qui vous demande : "Ami, pourquoi boitez-vous ?" (5) Et vous faites un acte de grande irréligion dont vous ne faites pas (dont vous devriez faire) pénitence quand vous c... auprès de la croix. (6) Votre monture a nom dame Mésaventure, car vous la ferrez avec cinq clous. (7) Elle ne veut ni orge ni méture, et quand elle se met à l'amble ,

Marcoat ne peut en être charmé. (8) Vous pouvez en faire une bordure de lit ou un oreiller pour la tête, un chandelier quand vous mangez, (9) Une solide fermeture pour la porte, si vous craignez qu'on ne vous attaque pendant votre sommeil. (10) Plus vous pue ce tronçon de membre qu'e mai la plaie crouteuse de l'âne quand on lui enlève le bât. (11) Sirventès suis ta voie avant de ... René Barrière (?) qui fut hier privé d'un pied."

(**Annales du Midi**, 1903, pp. 366-367)

*

* *

J'avoue avoir éclaté de rire lorsque je lus pour la première fois, au second sirventes de Marcoat :

28. Plus vos pert sa magorneira
Que asn' en mai sa costeira
Can es del bast desbastatz.

Certes le détail m'échappait, mais le sens global de ces trois vers m'y parut ressortir de claires allusions. Je n'ai pas besoin de rappeler la réputation flatteuse de l'âne : les Méridionaux en ont conservé l'interjection admirative "Viet d'ase!", par ailleurs connue des botanistes pour désigner l'aubergine. Il semble qu'en ce domaine spécial l'âne ne soit vraiment lui-même que lorsqu'il est débâté : "Comme un asne debasté. i. fort et ferme, auec force & vigueur" note un peu obscurément A. Oudin (**Curiositez françoises**, p. 19), tandis qu'avec moins de retenue P.-J. Leroux précise "Quand un homme est trop adonné aux femmes, on dit que c'est un âne débâté" (**Dict. comique**, p. 41 de l'éd. de 1786). Chez Marcoat, l'intention significative me paraissait plus limpide encore de la saison spécifiée; comment ne pas rapprocher en effet ses trois vers du joli passage de Tabarin : "les asnes (...) sçavent bien battre la mesure, principalement au moys de may, c'est le temps où ils sont amoureux; vous leur voyez une mesure plus longue que mon bras" (**Œuvres**, éd. G. Aventin, I, p. 101).

Relisant toutefois le sirventes, et essayant de le traduire à l'aide du modeste glossaire annexé aux **Jongleurs et troubadours gascons**, je ne devais pas tarder à rougir de mon contre-sens, et à me tancer pour mon interprétation déplacée. Et d'ailleurs, comment l'honnête A. Jeanroy, qui exclut Pierre de Gavaret de son recueil pour immoralité, y eût-il admis une pièce scabreuse de Marcoat ? Comment le Dr. Dejeanne, dans sa si méritoire édition critique de ce poète, comment surtout R. Nelli, dans sa si complète **Erotique des Troubadours**, auraient-ils pu passer à côté d'un trait licencieux aussi énorme ? Le silence d'aussi considérables autorités me l'assurait : décidément, je m'étais

trompé, Marcoat ne pouvait pas avoir dit ce que j'avais cru comprendre, à moins... A moins que, tel A. Kolsen à qui il eut la cruauté d'en faire le reproche, Jeanroy, après Dejeanne et avant bien d'autres, n'ait pas soupçonné combien ce sirventes est graveleux ?

*

* *

Car le doute résiste bel et bien à la relecture. Qu'est-ce donc que cet "attirail" (**ferramenta**) qui encombre le pauvre Serra, au point que même une longue robe ne lui permet pas de le dissimuler, pour peu que le **magorn** -encore!- la lui soulève dans la région du giron ? "J'ay le ferrement infatiguable", se vantera Panurge (III, 27), et il n'y a pas à se méprendre sur le sens qu'il accorde à ce mot, que Rabelais utilisera encore ailleurs (V, 9). Quant à l'image évoquée, elle est de toutes les époques, pour peu que le vêtement s'y prête, et il n'y a pas si longtemps que les étudiants chantaient, sur l'air de **Fualdès**, "Le curé, sous sa soutane, Va r'dresser en port'manteaux..." L'idée s'imposait donc, tout naturellement, que pour nous débarrasser de la désastreuse surimpression que notre mauvais esprit et nos souvenirs de lectures[1] avaient interposée entre Marcoat et nous, il convenait en tout premier lieu d'obtenir quelque éclaircissement sur **magorn** et **magorneira**.

Ce n'est pas que magorn soit inconnu. Jeanroy le traduit par 'moignon' (d'où **magorneira** 'plaie au moignon'), faisant ainsi la synthèse entre Dejeanne, qui atteste **magorn** 'personne ou membre disgracieux' à Bagnères-de-Bigorre, et le **Donat proensal**, qui offre la glose sans appel "**magorns** tibia sine pede". Même, l'étymologie du mot est parfaitement établie; le **REW** l'enregistre sous le n° 5723[a] et lui attribue pour ancêtre un gaulois MUKORNO. D'autres origines -basque, pré-indo-européenne- lui ont toutefois été conférées depuis : je renvoie, pour un exposé commode de la question, au **FEW** VI-1, p. 76, s.v. *MAKORR.

---

1. Je sais bien qu'on risque le contre-sens grave, à tenter de débusquer des allusions scabreuses au moyen de textes d'une autre époque, et d'ailleurs d'une langue différente. Mais images et métaphores, en ce domaine, paraissent suffisamment stables et répandues, au moins jusqu'à date récente, pour que nous nous sentions autorisé à faire flèche du bois comparatif. Et puis, le moyen de procéder autrement ?

Mais s'il y avait place en occitan pour plus d'un **magorn** ? Si, notamment, le gascon faisait ici montre d'une de ses originalités lexicales ? Car lorsqu'on scrute les dictionnaire de cette langue, on constate que, s'ils ignorent aujourd'hui la forme exacte **magorn**, les rapprochements qu'ils suggèrent nous éloignent sensiblement du moignon. Compte tenu de ce qu'en gascon l'alternance **rr** / **rd** est sans problème, et que **rn** peut en constituer aussi un aspect (cf. "MAUGOURDIN, t. d'imprécation (...) On dit aussi avec le même sens MAUGOURNAYI!"), on relève ainsi dans la seconde édition du dictionnaire de S. Palay (1961) : "COURRE SAGORRE E MAGORRE (...) courir les mauvais lieux (...) SAGORRE E MAGORRE, employés sans le verbe courir, signifient assemblage de gens de tout acabit, racaille, les gens de mauvaise vie, souteneurs et prostituées".- "MAGORRO, Femelle stérile, qui ne prend jamais" (je n'ai pas à insister sur le lien, assez constant, qu'on établit entre stérilité et nymphomanie, entre nymphomanie et débauche. Mais le Palay nous renvoie d'un article à l'autre, et l'on note encore au cours du périple lexical :) "MACORROU, MACORRE, Homme, femme de mauvaise vie, proxénète, guenipe, maquerelle".- "AMAGA-S ne s'emploie guère que pour signifier le cas d'une union entre gens de peu, de mauvaise vie, de vauriens. De MAG est probablement issu le terme de MAGORRE, MACORRE, qui désigne une matrone, une entremetteuse, une tenancière de mauvais lieu".- "AMACOURRAT, -ADE, -RRIT, -IDE, Associé en faux ménage ; tombé dans le désordre, le vice, déchu".- "ENMACOURRI-S, Tomber dans le vice, le désordre; se mettre en faux ménage; courir la gueuse"... etc.

Ces longs extraits étaient nécessaires pour que le lecteur se persuade que si le gascon moderne, tel qu'il est enregistré, ignore **magorn** au sens de 'jambe amputée', en revanche il groupe les formes les plus proches de ce signifiant sous un signifié remarquablement constant, et indubitablement érotique. Se pose dès lors la question de savoir si, dans la providentielle attestation de Bagnères-de-Bigorre, Dejeanne n'aurait pas (certes, bien innocemment) procédé à un ajustement sémantique entre **magorn** 'homme disgracieux', euphémisme qui se rattache sans mal aux séries gasconnes pêchées dans le Palay, et **magorn** 'jambe amputée' (si tel est bien le sens) du **Donat**. Le premier sirventes de Marcoat, où il semble bien être question d'un manchot, n'invitait-il d'ailleurs pas notre Docteur à spécialiser le troubadour dans les membres perdus ?

Les deux **magorn** ne sont d'ailleurs peut-être qu'un même mot, le "bras sans main" et la "jambe sans pied" -bref, le 'moignon'- étant susceptibles de constituer autant de référents métaphoriques de ce qu'on appelle parfois, justement, "le membre"; et je lis par exemple chez San-Antonio : "elle préfère mille fois cirer les pompes du Président que de s'allonger auprès de son vieux picoleur à grosse queue en forme de moignon" (Y a-t-il un Français dans la

salle ?, p. 125). Je laisse plus savant que moi discuter la question, remarquant simplement que, quelque intéressants que soient les étyma non latins, CORNU a peut-être été écarté trop vite du champ des ancêtres possibles de notre **magorn**[2]. Au demeurant, des attractions paronymiques (**charmagorri** 'galant qui fait des grâces' (Palay) est-il vraiment sans lien avec **magorn** ?), ainsi que des associations dont l'évidence s'est obscurcie (n'y a-t-il aucune parenté entre **magorn** et le moy. fr. **gorre**, 'élégance' et 'vérole' ?) ont pu interférer dans l'histoire du mot, et nous ne retiendrons ici que la possibilité de sa spécialisation gasconne en une acception érotique.

La localisation offre une certaine importance, car il semble bien que Marcoat était Gascon, et qu'il s'est permis à l'occasion quelques gasconismes. Des traits qu'on a depuis longtemps répertoriés comme tels, le premier -l'emploi de l'article **s**, **sa**- n'est absolument pas probant, puisqu'il est très ubiquiste en occitan médiéval (cf. C. Brunel, **Les plus anciennes chartes en langue provençale**, 1, p. XXIII). Du second -la trace d'une évolution -ND-> n dans le parler du troubadour-, M. de Riquer rappelle malicieusement que ce pourrait tout aussi bien être un catalanisme (**Los trovadores**, I, p. 258) ... Quant au troisième trait -et il s'agit précisément de l'emploi du terme **magorn**, qui n'appartiendrait qu'au lexique gascon-, je ne comprends pas comment on a pu l'invoquer, puisque le contredit le témoignage du **Donat proensal** ! Des gasconismes, on en trouve pourtant chez Marcoat : dans ses rimes, je l'ai suggéré plus haut; mais aussi dans son nom. On y remarque en effet (et, en domaine occitan, il s'agit cette fois d'un trait purement gascon) l'effacement d'un -N- intervocalique, **Marcoat** s'analysant selon toute vraisemblance en **Marcon** + **at**. Même si **Marcon** (qui n'a sans doute rien a voir avec **Marc**) avait subi la précoce dénasalisation qui caractérise plusieurs dialectes occitans, tout porte à croire que son -n, latent, n'eût pas manqué d'être rétabli dans le dérivé (**Marcon** + suffixe -**at**) ou le composé (**Marcon** + **At**) que représente étymologiquement **Marcoat**. Il me semble, en somme, que le nom **Marcoat** trahit

---

2. A la limite, même BICORNUS pourrait être proposé comme étymon de **magorn** : le gascon, surtout, pratique assez volontiers l'hésitation entre **b** et **m**, et l'influence labialisante aboutit parfois à des résultats inattendus, comme dans ce **fevatier-fivatier**, aujourd'hui **Favatier**, que cite J. Anglade (**Grammaire de l'ancien provençal**, p. 102). Quant aux significations, elles sont loin d'être incompatibles : on sait la relation constante qui unit lycanthropie et érotomanie; or, au témoignage de Bordelon dans **M. Oufle**, le loup-garou s'appelait en Poitou "la bête **bigourne** qui court la galipode" (p. 23 de l'éd. de 1710).

la gasconité de celui qui le porte, exactement au même titre que l'anthroponyme **Doat**, face au **Donat** occitan commun, révèle que son porteur a un ancêtre gascon. Sans bien sûr être rigoureusement probante, la réunion des deux traitements -N- > Ø et -ND- > -n-, soit dans le nom, soit dans l'idiolecte de Marcoat, milite assez en faveur de la gasconité attribuée à notre troubadour; et l'on peut dès lors, la charrue remise derrière les bœufs, tabler à titre d'hypothèse de travail sur le fait que **magorn** constitue bien le gasconisme que la critique supposa : gasconisme de sens, et non de forme, s'entend.

La seule vérification possible de cette hypothèse consiste dans une relecture du sirventes qui tînt compte de son appartenance au genre érotique. Le texte s'éclaire-t-il un peu de se voir attribuer un tel sens ?

*

* *

Je sais bien qu'il ne faut pas grand effort pour conférer une signification indécente à l'énoncé le plus anodin : des générations de potaches se sont employées à travestir de la sorte les classiques. Mais enfin, dans un texte de quelque étendue, on ne pourra poursuivre l'entend-trois qu'au prix de pénibles acrobaties; or, il me semble que le second sirventes de Marcoat n'exige guère de contorsion pour être compris de la façon que je suggère. C'est au contraire l'interprétation littérale traditionnelle qui sue d'ahan, il n'est que de relire la traduction de Dejeanne pour s'en convaincre. Car enfin, si En Serra est affligé de claudication, pourquoi son cheval devrait-il boiter ? Et n'est-ce pas beaucoup solliciter le suffixe issu de -ARIA que de lui imposer, comme le fait Jeanroy, le sens de 'plaie' dans **magorneira** ? Et puis, pour suivre Dejeanne et Jeanroy dans leur interprétation, il faudrait être mieux renseigné que je ne le suis sur les jambes artificielles au XIIe s. Existaient-elles réellement, ou se contentait-on de pilons et de béquilles ? Et au cas où les prothèses y seraient d'usage courant, les fabriquait-on réellement d'une matière à justifier l'emploi de **ferramenta** ? Le **Dictionnaire des origines** de Noël et Carpentier ne commence leur histoire qu'au XVIe s., mais il ressort de l'article que les jambes artificielles furent longtemps ouvrage de menuiserie... Et probablement, au moyen-âge, le fer était-il matériau trop précieux pour qu'on le gaspillât à de tels usages (cf. J. Le Goff, **La civilisation de l'Occident médiéval**, pp. 258 ssq.). Le point est d'importance, car si **ferramenta** ne peut désigner qu'au prix d'un anachronisme la prothèse métallique, c'est toute l'interprétation de Dejeanne et Jeanroy qui s'écroule. Mais faut-il s'étonner qu'une traduction au ras des mots ne puisse pas rendre compte de l'intention significative d'un troubadour qui se flatte de parler **a bos moz clus** ?

Je me bornerai donc à exposer ici le minimum de scolies que me semble appeler une autre interprétation du second sirventès de Marcoat :

4. **ren os** compte pour deux syllabes, alors que le même syntagme est monosyllabe au v. 1 : discordance qui suggère que ce n'est pas un n "instable" qui termine le **ren** du v. 4; pourquoi alors ne pas le lire **renc** 'escarpement, éminence, objet en saillie' ?

8. **perdez lo pe**. Le mot-à-mot n'impose même pas l'idée de mutilation : le fr. possède aussi l'expression "perdre pied". Nota que je me tiens à l'identification admise de **pe**, mais qu'il peut s'agir de bien autre chose encore (pourquoi un dialectologue espiègle ne soutiendrait-il pas que **lo pe** représente la séquence béarno-bigourdane des deux pronoms post-verbaux **lo** et **vos**, cf. ALG 6, c. 2305 ?); il n'est d'ailleurs pas exclu que Marcoat joue ici sur les mots, équivoquant sur **pe** < PEDEM et **pe(n)** < PENIS.-Ibid., le syntagme **en bauda** a laissé perplexes les commentateurs : on comprendra combien naturellement, dans le droit fil de notre hypothèse, se présente l'idée d'un successeur égrillard du germanique BALD.

9. **si fassatz no fassatz** : Marcabru dit, apparemment de même, **si farai no farai** (XXXI, 43); mais pourquoi **faire** n'aurait-il pas ici le sens bien connu de COIRE ?

10. Malgré le renfort thématique de **ranquejatz** 12, il est permis de voir **via plana** en un sens métaphorique dont Marcabru, encore, donne l'exemple (XXI, 15). le 'chemin aisé' développe évidemment la situation évoquée par **en bauda** 8 : c'est, si l'on ose dire, le "chemin des dames", largement accessible. **Ranquejar** au demeurant ne signifie pas que 'boiter' : il est fréquent au sens de 'tergiverser', ce qui reprend l'idée du v. 9.

13-15. Ce tercet limpide est si mal intégré à la continuité du développement traditionnel qu'on a dû supposer des lacunes avant et après lui. Gratuitement, dans notre optique : Marcoat exprime certes littéralement l'horreur que dit Dejeanne, mais par calembour : **cagar**, c'est aussi 'avoir peur, reculer', et **la crotz**, c'est aussi 'le croisement', Du Fail dira dans le même sens anatomique "le carrefour", et Béroalde de Verville parlera de "l'intersection du corps".

16-18. L'emploi de 'chevaucher' en métaphore érotique est d'une grande banalité; mais le thème ainsi donné, le détail des 'cinq clous' incite à voir ici une allusion à l'onanisme, seul recours de ce pauvre En Serra, gonflé de désir mais velléitaire.

19-20. On soupçonne ici des calembours à multiple détente. **Ordi** peut bien sûr être 'l'orge', mais est-ce une raison suffisante pour corriger **mesura** en **mestura** 'méteil' ? Après tout, **ordi ni mesura** peut parfaitement signifier 'ordre et mesure'; toutefois **ambladura** au v. suivant complique les choses : est-ce bien de 'l'amble' qu'il s'agit ? C'est là une allure bien trop calme pour sup-

porter le verbe **getar**, lequel se concilierait fort bien, par contre, avec **embladura** 'semence' (la confusion **am-** / **em-** ne faisant guère problème), et ceci pourrait permettre d'interpréter **ordi** comme **ordin** 'héritier'. Mais d'un autre côté **ambladura** se lie parfaitement avec **cavalcadura**... J'avoue que je me perds dans cet enchevêtrement d'ambiguïtés : mais elles sont certainement volontaires.

21. Le vers n'est pas d'une folle évidence. Est-il impensable d'y voir **No·is n'asauta Marcoatz** 'M. ne s'en soucie aucunement', avec **asautà-s'en** représentant le moderne **shautà-s'en** ? Bien sûr, cette lecture soulève des difficultés. Non du point de vue de la forme : la prothèse, même d'un **a-**, devant **sh-** (ou son ancêtre) est un fait bien gascon; et la chuintisation d'un **s** ne fait guère de difficulté en cette langue. Ni même du point de vue sémantique, le sens étant après tout acceptable. Mais du point de vue de l'histoire lexicale, **shautà-s'en** passant parfois pour un emprunt au français "(peu me) chaut". L'obstacle étymologique, toutefois, n'est peut-être pas insurmontable...

22-27. **en** reprend évidemment l'image évoquée par **ferramenta** au v. 4, et Marcoat file la métaphore : que faire de cet objet que Serra s'obstine à ne pas utiliser dans sa fonction ordinaire ? Divers usages de substitution sont évoqués, qui ne manquent pas de sel.

28. Au dire de Dejeanne, les mss. portent clairement **put**, et l'on voit mal ce qui poussa Mahn à suggérer la lecture **pert** (et plus mal encore ce qui poussa Jeanroy à l'officialiser). S'il faut à toute force corriger le texte, on verrait à la rigueur **prut**, de **prude** 'démanger'. Mais pourquoi se donner cette peine ? **Pude**, avec pronom personnel au datif, reste très possible, signifiant couramment 'être odieux à quelqu'un'.

29. Sur le vu d'un proverbe asin cité par Mistral, on a corrigé **costeira** en **crosteira** 'plaie croûteuse'. Sans réelle nécessité, croyons-nous : on peut lire **acosteira** 'désir de compagnie', ou si l'on y tient **costeira** 'branche, pousse latérale, surgeon' (Palay), qui reprendrait en quelque sorte l'image de **renc** au v. 4.

32. Le vers déconcerte dès sa syntaxe, et l'accumulation de noms propres invoquée par les éditeurs n'en éclaire guère le sens. Un fait est clair : il faut ici une forme verbale; ne serait-ce pas **trop**, Subjonctif de **trobar** ? Et par ailleurs, si **Ronaz**[3], comme il paraît, est Sujet, **Barrieira** doit être complément. Mais pourquoi ne pas en faire un nom commun ? L'hésitation entre **e** et **a**, devant **rr**, est trop commune pour qu'on ne songe pas, notamment, à **verrièra** 'truie en chaleur'.

33. **sebrar d'un pe** serait une formulation bizarre pour désigner une amputa-

tion. Sans grande conviction, et faute de mieux, je proposerai d'y voir la traduction, ou le continuateur, de l'obscénité latine TOLLERE PEDES, pour le détail technique de laquelle on voudra bien se reporter au **Glossarium eroticum** de Pierre Hugues ou Pierrugues, pp. 145 et 384.

ADAPTATION PROPOSEE : "Je vais vous dire, Sire Serre : puisque vous cherchez la bagarre, par saint Poursûr! vous allez me trouver! (2) Votre ustensile vous fait une telle bosse, que même une longue robe ne vous permettrait pas de le cacher! (3) Si le priape enfle votre giron, qu'est-ce qui vous retient, en situation chaude, avec vos j'y-va-ti, j'y-va-ti pas ? (4) Alors que vous n'avez qu'à enfoncer des portes ouvertes, il est bien niais, celui qui vous demande : "L'ami, pourquoi tant tergiverser ?" (5) Oh! la grande mécréance que vous laissez sans pénitence : vous vous conchiez devant des jambes en croix! (6) Chevaucher, pour vous, c'est la triste aventure : votre courtaud, vous le ferrez de cinq clous! (7) Il n'aime pas ce qui est dans la nature des choses, et, quand il répand sa semence, Marcoat s'en fiche éperdument. (8) Qu'en faire ? Un montant de lit ? Un traversin pour votre tête ? Un chandelier pour vos repas ? (9) Ou une bonne bâcle à votre porte, si vous craignez qu'on vous sollicite dans le sommeil, quand vous dormez ? (10) Le tricotin vous agace, plus que ne fait à l'âne le désir d'accointance, au mois de mai, lorsqu'on l'a débâté. (11) (?) Sirventes, va ton chemin avant que Ronat trouve la truie en rut qui s'est fait fourrer pas plus tard qu'hier."

*

* *

Je conçois que le lecteur puisse s'indigner de ce qui précède. Je rappelle donc qu'il ne s'agit que d'une spéculation, portant sur l'une des virtualités d'un texte dont le sens, tel qu'on l'a établi, ne peut pas satisfaire. Qu'on se rassure : je suis tout près à abandonner ma lecture, pour peu que l'on me propose plus convaincant. Et d'ailleurs, si j'ai commis un contre-sens complet, c'est aux seules mânes du pauvre En Serra que j'aurai des comptes à rendre, pour avoir tenté de métamorphoser un honnête unijambiste en illustration de la pathologie sexuelle médiévale [3].

---

3. Par parenthèse : si nous refusons à **Barrieira** 32 le statut d' anthroponyme, il faut supposer ici un état-civil complet **Ronat Serra**, l'auteur n'ayant guère pu changer de tête de Turc entre le début et la fin du sirventès. Mais cet état-civil est peut-être facétieux, les noms qui le composent se ramenant aisément aux verbes **ronhar** et **serrar**.

Une question cependant au lecteur indigné : supposons que Raymond Roussel ne nous ait pas dit comment il avait écrit certains de ses livres. En quoi cela aurait-il empêché ce à quoi nous assistons, à savoir que son œuvre nous est joyeusement tendue comme une énigme; que, de tous côtés, on dépense des trésors d'ingéniosité pour mieux la comprendre; que les uns se tiennent à l'application stricte du "procédé" pour essayer de déchiffrer l'œuvre de Roussel, et que les autres bifurquent pour le même but vers des directions imprévues, essayant qui la clef alchimique, et qui la clé philosophale. Peut-on dire que la multiplicité des approches, même contradictoires, soit de nature à nuire à Roussel et à ses écrits ?... Bien sûr, Marcoat ne nous a pas laissé de pierre de Rosette, et ses textes ouvrent donc tout grand l'éventail des mille possibles. Il nous a cependant légué une indication précieuse, lorsqu'il a dit qu'il écrivait a **bos moz clus**. Et justement, le **trobar clus** nous est peut-être insuffisamment précisé.

Certes, l'un de ses aspects doit sans doute consister dans l'accumulation des procédés formels qui feront plus tard la gloire des grands rhétoriqueurs -et l'on voit mal alors, d'ailleurs, ce qui distingue le **trobar clus** du **ric**. Mais si le **trobar clus** avait aussi porté son effort sur la virtuosité sémantique ? Si donc le calembour à multiple détente, la charade et autres "fientes de l'esprit" -comme disait Victor Hugo les jours où il n'inventait pas de Jérimadeth- étaient inhérents au **trobar clus** [4] ? Et si ce dernier consistait aussi dans la multiplication volontaire des significations possibles d'un même texte ? La marqueterie des potentialités sémantiques ne s'ordonnerait plus dès lors au hasard; et la prévision par l'auteur d'une interprétation érotique (prévision sans grand mérite : ce type d'anagogie n'est-il pas une constante de l'esprit humain ?) relèverait alors de la pure nécessité.

---

4. C'est là une pensée qu'on ne peut éviter à la lecture du premier **sirventes** de Marcoat : dans les tercets IV à VIII, la limpidité des expressions (**gitar los datz; escorjar l'anguilla; desgranar de favas...**) ne se concilie pas du tout avec l'écriture à **bos moz clus**. Force est de voir là des locutions qui, comme il arrive, signifient par-delà leur sens littéral, et souvent bien loin de celui-ci : nous comprenons, en somme, un sens dans ces tercets IV à VIII, mais nous n'y saisissons sans doute pas l'intention significative de l'auteur.